

Book Review

Maryse Condé, une voix des Antilles

L'écrivaine Maryse Condé c'est d'abord une des voix venues des Antilles françaises, puis le professeur d'université qui enseigne la francophonie et ses littératures à New York à Columbia University mais c'est aussi une présence continue sur les trois continents de l'Atlantique grâce à son œuvre d'écrivaine. Son nom nous remet en mémoire l'histoire de l'aliénation humaine mais suggère une victoire éventuelle sur l'oppression. Déjà il y a un quart de siècle dans son roman, *La Vie scélérate* (Paris : Seghers, 1986) Maryse Condé nous embarque dans un va-et-vient stupéfiant entre l'île de la Guadeloupe, et le triangle atlantique essayant de nous communiquer une destinée extraordinaire à chacun de ses personnages.

Ce qui mérite toute notre attention est le fait que parmi ces destinées, elle en fait revivre une en particulier à savoir des relations peu connues entre les Antilles et les Etats-Unis qui ont leurs origines en Amérique centrale et plus précisément à Panama. En effet le texte relate les expériences physiques et intellectuelles d'un aïeul nommé Albert Louis qui symbolise l'individu de race noire à la découverte de ses frères eux aussi issus de l'esclavage et dispersés aux quatre coins du monde. Un nouveau monde se dévoile au lecteur. Nous sommes au début du vingtième siècle à l'époque où les Américains prennent le contrôle du Canal de Panama et recrutent des travailleurs dans les Antilles. En suivant l'itinéraire d'Albert Louis, nous découvrons également le mouvement des idées véhiculées entre les continents du triangle atlantique et les îles des Caraïbes.

L'ouvrage se compose de quatre parties qui illustrent l'évolution de l'Histoire des Antilles au vingtième siècle. Mais c'est dans la première partie que nous découvrons les souches de ces relations. Elles sont toutes reliées au travail physique. Tout commence au mois de mars 1904 lorsque l'aïeul Albert Louis âgé de trente-trois ans, signe un contrat de travail de deux ans pour aller creuser le Canal de Panama. Il revient sur son île natale, un homme riche mais veuf, avec un fils dans les bras. Après avoir confié son enfant à sa propre mère il retourne au Canal de Panama et la raison pour laquelle il y retourne c'est parce qu'il y a établi des liens d'amitié avec deux hommes, un vieux Jamaïquain (le vieux Seewall, son beau-père) et un Noir américain de son âge nommé Jacob Armstrong. Ce dernier avait été un de

ces gardes qui mitrailleuse à la main, le surveillait alors qu'il s'épuisait à creuser le Canal.

Seewall était celui qui lui parlait d'un endroit fabuleux quasi céleste qui porte le nom de Yerba Buena et qui n'est autre que San Francisco en Californie. L'amitié qui s'était développée entre Albert et Jacob défiait la mort même. En effet, même après sa mort, le souvenir de Jacob survivra dans le nom qu'Albert Louis donnera à l'un de ses futurs enfants. Ce "Jacob-là," nous dit Maryse Condé, "fut un frère...Il fut la voix mystérieuse du destin indiquant une nouvelle route à suivre" (33). Un autre personnage s'ajoute au tableau, il s'agit d'un métis panaméen qui porte le nom de Manoel et avec qui Albert et Jacob montent une entreprise de pompes funèbres qui produit de tels résultats que, nous dit l'auteure, "ces deux-là ... roulaient sur l'or! [...] les cadavres s'entassaient dans les morgues...En vérité Albert, Jacob et Manoel firent de l'argent!" (43).

Ayant fait fortune, Albert Louis et Jacob sont en mesure de s'offrir ce voyage dont ils ont rêvé depuis des années. En 1911, ils montent à bord du *S.S. Oregon*, et Albert Louis goûte sa première expérience ségrégationniste "américaine." Maryse Condé la résume en ces mots: "Si Albert n'avait jamais rencontré ce Monsieur Jim Crow dont Jacob lui avait maintes fois parlé, il fit tout de suite sa connaissance quand on l'éjecta avec son compagnon de la cabine qu'ils avaient payée en bons billets verts" (51).

L'évocation de l'aliénation humaine asiatique se dessine lorsque les deux voyageurs arrivent à San Francisco et trouvent refuge dans le quartier chinois qui leur inspire confiance. Il est vrai que ces derniers n'avaient pas été absents au Canal de Panama et nombreux étaient ceux qui y avait périés. Ne se sentant pas dépaycé, Albert Louis s'associe avec un certain Chi-Lu-Lee dont l'histoire ressemble à la sienne. N'avaient-ils pas quitté de champs, l'un de rizières et l'autre de cannes à sucre ?

A eux deux, Albert et Chi-Lu-Lee se font une fortune dans la blanchisserie. Quant à Jacob, il tombe victime d'une lutte interraciale dans un bar de San Francisco ce qui donne à l'écrivaine l'occasion de nous parler de la NAACP (National Association for the Advancement of Colored People) fondée en 1909 et de nous la montrer en action demandant qu'une enquête soit menée sur les assassins qui ne sont jamais retrouvés (59). Fou de douleur à la mort de son ami Jacob Armstrong, Albert se console dans les bras d'une Africaine américaine nommée Harriett. C'est l'épouse du révérend Kelly qui dirige l'église baptiste noire. Sous le couvert de la religion, Albert découvre que l'existence de tout un monde de solidarité entre les Noirs américains de tous les états. Il se rend compte que cette religion pour les Noirs américains est parallèle à celle des Blancs. Harriett lui parle d'un certain Nat Turner (1800-1831) et de sa rébellion en Virginie et des nouvelles lois qui limitèrent la liberté des Noirs. Selon son habitude, Albert écoute avec attention mais il est surpris de voir qu'elle connaisse

l'histoire des Noirs en Virginie mais qu'elle n'ait jamais entendu parler de Marcus Garvey (1887-1940), un contemporain, que lui a vu, et entendu parler lors de son séjour au Panama.. Le lecteur devient de plus en plus sensible à la prise de conscience d'Albert Louis. Tout comme Ulysse après un long voyage, il désire maintenant revenir au pays, s'installer comme il faut, et se consacrer à la réflexion sur une phrase de Marcus Garvey qui le hante: "I shall teach the Black Man to see beauty in himself - J'apprendrai au Noir à voir la Beauté en lui-même" (44).

Albert Louis éprouve pour cet homme une admiration et un enthousiasme tels qu'il rêve de le contacter pour lui exprimer son admiration et l'assurer d'une communion d'esprit. Tout remonte à la quatrième année de son deuxième séjour à Panama et à l'époque où il dirigeait son entreprise de Pompes funèbres. Albert était devenu multilingue et lisait régulièrement le journal local, *Le Journal du Canal*, et il s'était maintenant abonné à une nouvelle publication espagnole de Marcus Garvey, *La Pensa*. Puis, Garvey ayant été expulsé de Panama, Albert résolut de lui écrire une lettre, et c'est cette lettre qui est l'âme même du roman *La Vie scélérate*, et dans laquelle il dit : " *Je crie vers vous dans mon désert* " (56).

A la lecture de cette lettre, deux choses nous frappent en particulier. D'abord le fait qu'au début du vingtième siècle, les habitants des Antilles se trouvent conscients d'être isolés mais également au confluent d'un réseau de va-et-vient de paquebots qui font la navette entre les îles et les continents que ce soit l'Europe, l'Amérique du Nord, l'Amérique centrale, ou l'Amérique du Sud. On se souvient comment le célèbre auteur américain Langston Hughes (1902-1967), dix ans plus tard, s'embarque sur le paquebot *S.S. Malone* en 1923 et visite l'Afrique de l'Ouest et l'Europe, séjournant pendant un certain temps à Paris. Il semblerait même que les gens se déplaçaient plus volontiers que de nos jours d'autant plus que, comme l'indique Maryse Condé, "Colon et Panama City gardent les portes de Panama d'océan à océan" (21).

Ce n'est que trois décennies plus tard qu'Albert Louis confie à son fils nommé Jacob (en souvenir de Jacob Armstrong), alors âgé de 24 ans, sa lettre dans laquelle il "crie dans le désert." La vie politique avait changé; les relations avec la France s'étaient tendues. On avait remarqué l'ingéniosité de Jacob Louis et il était invité à se joindre à une mission économique qui se rendait à New York. Soudain, nous dit Maryse Condé, ce père taciturne semble se réveiller d'un long sommeil. Maryse Condé nous relate le monologue d'Albert:

Tu vas à New York? Alors tu vas remettre une lettre de ma part à Marcus Garvey. Il y a un bureau! Sais-tu qui est Marcus Garvey?

Jacob qui n'avait jamais entendu ce nom--là garda le silence et son père s'exclama avec la même volubilité:

Le plus grand nègre de tous les temps! Il n'y en a pas deux, il n'y en a pas trois comme lui! (123)

La nouvelle lettre que Jacob Louis devait remettre de la part de son père à Marcus Garvey témoignait de sa fierté d'être de sa race (124) et cette lettre devait être remise en main propre à Marcus Garvey; malheureusement lorsque Jacob Louis se présente à son bureau à Harlem, on lui apprend que Marcus Garvey est décédé et de ce fait cette lettre n'atteint jamais son destinataire.

En conclusion, dans son roman *La Vie scélérate*, Maryse Condé fait revivre la vie des Antillais de la première moitié du XXème siècle en nous évoquant celle de son aïeul Albert Louis. Son histoire est un résumé des relations entre les Antilles et le monde, en particulier les Amériques. Ce qui est fascinant est d'apprendre l'envergure de la Diaspora africaine et la mobilité des insulaires. Le lecteur est surpris également par la variété et la profondeur des expériences linguistiques (français, créole, anglais, espagnol) aussi bien que socioculturelles que l'écrivaine évoque. Le personnage d'Albert Louis nous fascine par sa stature, son courage, son intelligence, sa soif de connaissances mais aussi par le profond désir d'être inclus dans la lutte.

Toutes les œuvres de Maryse Condé aussi bien que ses travaux académiques et sa présence aux Etats Unis et spécialement à New York témoignent du fait qu'elle a su comprendre et assimiler les aspirations fondamentales de l'être humain. Dans son roman *La Vie scélérate*, elle nous fait revivre la mémoire de tout un peuple déraciné qui essaye de trouver un sens à son existence et se tourne vers le continent pour se donner un soutien, ne serait-ce que spirituel. Il est certain que la littérature fait son chemin et révèle au lecteur la richesse des réseaux virtuels entre les Caraïbes et les continents du triangle atlantique et en particulier des Amériques.

Hélène N. Sanko

John Carroll University